

Paul TANNERY

LA QUESTION DE TACITE

LETTRE À M. HOCHART

Mon cher ami,

1. Grâce à vous, la question de l'authenticité des œuvres de Tacite est désormais nettement posée; reprenant la dénonciation isolée de Ross[1], vous avez dressé contre le Pogge ; suspect à vos yeux d'une énorme fraude littéraire, un acte d'accusation formidable[2]. Le procès est ouvert et il faut qu'il se plaide : les philologues sont trop intéressés à savoir si la langue de Tacite peut réellement faire autorité ; les historiens ont trop besoin de voir décider si ses œuvres ont la valeur d'un document antique, pour que votre initiative n'en provoque pas d'autres suffisantes à nous éclairer.

Ce n'est pas que j'attache, pour mon compte particulier, autant d'importance à ces questions que je le vois faire autour de moi, que peut-être vous le faites vous-même. Je l'avouerai sans grand scrupule ; je me soucie au fond très peu de savoir si telle forme grammaticale rare a été au non, pouvait ou non être employée par un auteur latin d'une époque déterminée de l'antiquité. C'est affaire d'une curiosité que je comprends, mais que je ne partage point.

La langue littéraire des écrivains du XVe siècle est certainement, en elle-même, aussi importante que celle des auteurs du IIe siècle et elle mérite tout autant les honneurs de l'enseignement. Qu'elles soient du Pogge ou de Tacite, les Annales et les Histoires ne représentent nullement la langue parlée à l'époque où elles ont été composées ; que l'écart soit plus ou moins grand, c'est là une question passablement indifférente. Ce qui est digne de considération, c'est la puissance d'expression de la langue littéraire, les formes diverses qu'elle revêt, les styles auxquels elle se prête. En tout état de cause, une œuvre consacrée par quatre siècles d'humanisme est classique et doit rester telle : vous avez eu raison de l'affirmer.

La question de véracité historique ne me préoccupe guère davantage : l'important ne me semble pas de savoir si Néron a été un monstre abominable ou un inconscient déséquilibré ; ce qu'il faut, c'est qu'il y ait un nom qui soit

«pour la race future, Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.»¹

Les récits des historiens, que nos ancêtres ont lus et relus, qui sont entrés dans le fond moral de notre race, ont eu plus d'influence et sont plus essentiels que les événements vrais, qui n'ont pas eu de conséquences lointaines [3]. La légende, même quand on n'y croit plus, contient souvent plus de réalité que les faits exacts, mais inconnus, à propos desquels elle est née.

Que le Tacite dont s'est nourri notre jeunesse ne soit qu'un roman, ce n'en sera pas moins toujours le roman le plus virilement sain que l'on puisse mettre entre les mains de nos neveux. Vous avez, mon cher ami, insisté sur les défauts que l'on peut lui reprocher et que je ne veux pas

¹ Anmerkung RS: Tannery zitiert hier aus Jean Racines Tragödie *Britannicus* (5. Akt, 6. Szene), genauer gesagt eine Bemerkung von Neros Mutter Agrippina über die Ermordung von Tiberius Claudius Caesar Germanicus, genannt Britannicus, die Nero kurz vor dessen Volljährigkeit veranlasst hatte, da er ihm die Herrschaft hätte streitig machen können.

contester ici ; mais peut-être auriez-vous été plus réservé dans vos attaques, si, comme les générations qui ont suivi la vôtre, vous aviez grandi dans les lycées impériaux, si ce livre avait été votre bréviaire comme il a été le nôtre, pendant ce long temps pour une vie humaine, où nous avons, nous aussi, donné une singulière preuve de patience.

2. Mais ce n'est pas de ce sujet que je veux vous entretenir ; je reviens à la question telle que vous l'avez posée.

Ce que je vous ai dit jusqu'ici peut en tout cas vous convaincre que, sauf sur un point qui, je le reconnais, me tient quelque peu au cœur, j'ai apporté, à la lecture de votre acte d'accusation contre le Pogge, toute l'impartialité que vous rates en droit d'exiger de ceux qui se permettront d'émettre une opinion à ce sujet.

Vous reconnaissez vous-même que, malgré tous vos efforts, un supplément d'instruction est nécessaire ; les nombreuses inexactitudes, les singulières invraisemblances que vous avez relevées dans le Tacite, ne sont point encore suffisantes pour décider, en pleine connaissance de cause, si ce livre immortel est l'œuvre d'un faussaire de génie ou bien celle d'un rhéteur cherchant et obtenant l'effet littéraire, sans s'inquiéter grandement de la sûreté de ses informations.

D'autre part, comme pièces de procédure contre le Pogge, vous n'aviez entre les mains que sa correspondance, publiée par lui-même, en 1439 et en 1444. Il l'a sans aucun doute arrangée, allons jusqu'à dire falsifiée. Vous avez donc été conduit d'une part à vous armer contre lui de tout ce qui, dans ses lettres, paraît favorable à votre thèse, à rejeter au contraire comme suspect tout ce qui peut être interprété dans un sens opposé.

Vous ne pouviez agir autrement ; car vous n'aviez pas affaire à un inculpé dont on puisse attendre des aveux naïfs et des épanchements dénués d'artifice. Mais la défense ne vous reprochera-t-elle pas d'apporter un parti pris trop absolu dans votre examen des antécédents ou dans votre appréciation des circonstances ? Ne lui sera-t-il pas possible de trouver des parties faibles dans votre argumentation et, si elle ne vous réfute pas, de montrer au moins qu'on peut soulever des doutes dont l'accusé profiterait ?

Vous m'avez toujours, mon cher ami, témoigné le désir de connaître les objections que l'on pouvait vous faire. Voici celles qui me sont venues à l'esprit : d'abord en ce qui concerne vos suppositions sur l'origine des manuscrits de Tacite, en second lieu à propos des indices tirés du texte même et qui peuvent faire suspecter l'authenticité.

3. Tant que la provenance d'un manuscrit n'est pas clairement établie, vous avez grandement le droit de faire toutes réserves ; mais, dès que l'origine est incertaine ou si, ce qui revient au même, on indique, plus ou moins vaguement, quelque monastère du fond de la Germanie, faut-il, a priori, soupçonner une fraude littéraire ? On peut, ce me semble, du mystère qui règne si fréquemment sur les provenances réelles, donner une autre explication qui ne sera peut-être pas plus à l'honneur des trafiquants de manuscrits du XVe siècle, mais qui pourra bien souvent paraître plus plausible.

La plupart des volumes en question ont dû être volés dans les bibliothèques des anciens monastères d'Italie. Le vol est toujours plus facile que la falsification ; mais il oblige à autant de mystères. Niccoli et le Pogge n'étaient pas, au reste, hommes à avoir en pareille matière plus de scrupules que Libri ou que Mynoïde Minas. Les manœuvres suspectes que semble révéler la correspondance publiée par vous, peuvent donc être simplement destinées à cacher quelques détournements habilement opérés.

4. A propos des antécédents du Pogge et des propositions que lui fit Lamberteschi, si l'on pèse exactement toutes les allusions de la correspondance à ces propositions, il est permis de croire qu'il s'agissait d'aller rédiger au fond de la Hongrie, non pas quelque volume à publier sous le nom d'un ancien, mais bien les Annales du pays ou seulement la vie de quelque prince. Si ce projet eût abouti, le Pogge eût été pour Sigismond ce que fut Bonfinius pour Mathias Corvin. On comprend du reste qu'il n'ait pas été plus explicite sur une affaire qui avait échoué, et cela, peut-être de son fait ; il serait moins explicable que, si Lamberteschi lui avait en réalité proposé quelque tâche suspecte, il n'eût pas, en publiant sa correspondance, supprimé des passages qui ne pouvaient que le compromettre.

5. J'arrive aux mentions de cette correspondance qui se rapportent au Tacite. Vous y voyez deux versions différentes que le faussaire aurait voulu faire courir sur l'origine du manuscrit qui est aujourd'hui le second Médicis. Même en admettant le faux, il me semble que je conclurais autrement.

La première mention est dans la lettre de Niccoli du 3 novembre 1425. Un moine allemand a écrit au Pogge pour proposer un échange de livres, et il offre entre autres, quelques ouvrages de Tacite inconnus aux deux correspondants (*aliqua opera Cornelii Taciti nobis ignota*). Cette façon de parler me paraît plutôt devoir faire supposer qu'il y avait au contraire des ouvrages de Tacite (ou au moins un volume) connus du Pogge et de Niccoli.

La dernière mention est dans la lettre du 26 février 1429. Le moine de Hersfeld est venu à Rome pour la seconde fois, mais sans le manuscrit qu'il devait apporter ; il a promis de revenir et, cette fois, il aura le volume.

Mais, en fin de compte, si l'on peut se fier au texte de la correspondance, l'affaire n'aurait pas abouti. Dès lors, on peut faire trois hypothèses :

Ou le moine de Hersfeld voulait s'en faire accroire pour obtenir, par de vaines promesses, des protections à la cour pontificale ;

Ou le volume existait réellement, mais il n'aura pas pu l'obtenir de ses supérieurs ;

Ou, comme vous le croyez, toute cette histoire a été forgée à plaisir par le Pogge pour faciliter une supposition de manuscrit.

Or, dans les deux derniers cas (dont aucun n'est peut-être plus probable que le premier), il ne s'agirait pas, à mon avis, d'un volume renfermant les mêmes matières que le Second Médicis (c'est-à-dire les livres de la seconde partie des Annales et ceux des Histoires), puisque, d'après sa correspondance, le Pogge aurait reçu ce dernier manuscrit de Niccoli, en octobre 1427.

L'expression : *aliqua opera... nobis ignota*, me paraît beaucoup plutôt désigner les trois opuscules de la Vie d'Agricola, des Mœurs des Germains, du Dialogue des Orateurs, soit que leur découverte, prétendument faite en Allemagne par Enoc d'Ascoli en 1455, ait été réelle, soit qu'elle n'ait été qu'une fraude préparée de longue main par le Pogge.

6. Vous avez tenu, mon cher ami, à ne pas vous occuper de ces trois opuscules ; mais la question de leur authenticité se pose nécessairement en même temps que celle des autres parties du Tacite. S'il faut la traiter isolément, il en est de même, en fait, pour les premiers livres des Annales, connus seulement au temps de Léon X, pour les derniers livres des Annales, enfin pour les Histoires. Car la réunion de ces deux derniers ensembles dans le manuscrit qui a appartenu à Niccoli et dont l'ancienneté est suspectée, ne suffit point à les lier d'une façon indissoluble ; il reste parfaitement possible, même si le Pogge a commis une fraude, que cette fraude n'ait pas été

complète, que, s'étant procuré quelques livres authentiques de Tacite, il ait voulu augmenter le prix de sa découverte en doublant le volume et en faisant disparaître l'original.

Contre l'assertion de la lettre du Pogge, accusant à Niccoli, le 21 octobre 1427, réception d'un Tacite écrit en caractères lombards (le second Médicis[4]), vous relevez à bon droit la demande faite dans la même lettre d'un autre Tacite écrit en caractères carolins, que le Pogge prétend avoir vu précédemment à Florence et qui aurait appartenu à Coluccio ou à quelqu'autre. On ne retrouve aucune trace de l'existence d'un pareil manuscrit ; donc le Pogge ment impudemment ; il est pris en flagrant délit de falsification de ses propres lettres. Je l'accorderai ; mais le but de ce mensonge est palpable. Quand il publie sa correspondance, le Pogge a exécuté diverses copies du second Médicis, les unes en caractères carolins, les autres autrement ; elles restent à vendre ou Niccoli les a déjà vendues comme anciens manuscrits ; il ne faut pas dévoiler la supercherie.

En résumé, le caractère du Pogge prête à tous les soupçons ; mais par cela même, il est difficile de prouver qu'il ait commis tel acte déshonnête plutôt que tel autre. Il s'est sans doute approprié des manuscrits qui ne lui appartenaient pas ; il a certainement exécuté des copies modernes qu'il a fait passer pour anciennes ; il avait assez de génie pour écrire le Tacite. Tout est possible ; rien n'est définitivement établi.

7. Il est évidemment improbable que sur ce terrain un nouveau pas décisif puisse être fait ; plus vous avez, mon cher ami, déployé de sagacité dans vos recherches, moins on peut espérer que d'autres études aboutissent à un résultat plus précis. On est donc ramené, pour juger de l'authenticité du Tacite, à la discussion des arguments intrinsèques.

Parmi ceux que vous avez développés, les uns méritent d'être pris en très sérieuse considération ; la valeur des autres est inégale. Mais quoi ? on trouve dans le Tacite des erreurs nombreuses, des exagérations singulières, des contradictions avec les autres historiens ; cela diminue la confiance qu'on peut avoir dans ses témoignages, mais ne prouve point suffisamment que l'œuvre n'est pas authentique. Quel historien ancien ou même moderne est exempt des mêmes défauts ? C'est une question de plus ou de moins. En tous cas, comme vous êtes le premier à le dire, si le Pogge a trompé quatre siècles, c'est qu'il avait assez approfondi l'histoire des premiers Césars pour qu'il soit bien difficile de faire contre lui une démonstration convaincante, en s'en tenant aux sources qu'il a pu utiliser.

La comparaison même avec ces sources peut, il est vrai, permettre de reconnaître qu'un texte a été copié sur l'autre ; mais lequel ? Vos efforts dans cette voie ont été particulièrement heureux[5] ; il me semble cependant que la thèse contraire à la vôtre pourra encore être soutenue, d'après la nature même des arguments. Ce seraient alors Plutarque, Dion Cassius, Suétone, Sulpice Sévère, Paul Orose qui auraient suivi et parfois littéralement copié Tacite.

8. Le supplément d'instruction que vous reconnaissez comme indispensable ne peut aboutir que si les renseignements historiques que, des auteurs anciennement connus, le Tacite est le seul à fournir, sont susceptibles d'être contrôlés au moyen de documents que le Pogge n'a pas eus à sa disposition. Comme, à cet égard, de nouvelles découvertes sont toujours possibles, l'enquête peut longtemps rester ouverte ; mais, dès à présent, des recherches poursuivies méthodiquement sur le Tacite et sur le Corpus des inscriptions latines, pourraient, je crois, être entreprises avec fruit.

Quant aux auteurs dont la découverte est plus récente que celle du Tacite, vous récuseriez probablement Velleius, Paterculus, dont l'origine est au moins aussi suspecte. J'avais pensé au Frontin De aquis urbis Romæ qui, d'après la correspondance du Pogge, a précisément été découvert par lui, en juin 1429, au Mont Cassin, où le manuscrit, du XIIIe ou du XIVe siècle, existe encore.

Si le second *Médicis* existait réellement dès octobre 1427, ainsi qu'on pourrait être tenté de le conclure de la même correspondance, la trouvaille du Pogge, qui porte sur un livre dont l'authenticité ne saurait, cette fois, être contestée, ne pourrait-elle fournir des arguments en faveur de sa bonne foi, si le *Tacite* est réellement une œuvre antique ? Ne pourrait-elle au contraire servir à confondre la fraude littéraire, si le Pogge s'en est rendu coupable ?

Je vous avouerai, mon cher ami, qu'après avoir cherché à approfondir la question, je suis peut-être un peu plus embarrassé qu'auparavant et plutôt porté à conclure que les dates que je viens d'admettre, d'après la correspondance du Pogge, ne sont nullement vraies[6].

Permettez-moi de vous exposer les remarques que j'ai faites ; peut-être votre heureuse sagacité vous conduira à quelque déduction plus précise.

9. Frontin nous dit (I, 13) que les deux aqueducs de la *Claudia* et de l'*Anio novus*, commencés par Caligula, ont été achevés et dédiés par Claude sous le consulat de Sulla et de Titianus (52 ap. J.-C.). Le *Tacite* parle de ce travail à une date antérieure de cinq ans[7].

L'ouvrage de Frontin a un caractère officiel et une erreur de sa part n'est pas à supposer ; pour un auteur qui, comme *Tacite*, prétend suivre les événements année par année (sauf quelques exceptions qu'il indique), l'anachronisme est inexcusable.

A la vérité, il est beaucoup moins singulier encore que ce-lui qui ressort de la contradiction entre les *Annales* (XII, 40) et les *Histoires* (III, 45) à propos de la guerre civile, chez les Brigantes, des partisans de *Venusius* contre ceux de *Cartismandua*.

J'insiste sur cette contradiction que vous avez déjà signalée, parce que, si le *Tacite* est une œuvre supposée, le Pogge a commis là une inadvertance tout à fait étrange, en forgeant à deux fois de toutes pièces le même épisode. Si au contraire les *Annales* et les *Histoires* sont authentiques, elles perdent toute autorité quant aux questions de date.

D'après les *Annales*, la guerre dont il s'agit a éclaté sous le propréteur *Didius*, c'est-à-dire avant 58 (cf. *Agricola*, 15), en tous cas avant la révolte de *Boadicea* sous *Suetonius Paullinus* en 61. D'après les *Histoires*, cette guerre a lieu en 69, sous *Vectius Bolanus*. La différence est de douze ans et l'intercalation entre les deux dates d'événements aussi mémorables que ceux qui accompagnèrent la grande révolte de 61 rend toute justification absolument impossible.

Dans les conditions où le *Tacite* parle des aqueducs construits par Claude, on peut dès lors s'étonner de la divergence de date par rapport à Frontin, si l'on se place dans l'hypothèse de l'authenticité ; fait-on au contraire la supposition inverse, on ne peut conclure que le Pogge a écrit la seconde partie des *Annales* sans avoir Frontin à sa disposition. Il a très bien pu négliger consciemment une date précise qui ne l'intéressait pas.

10. Il est à peine utile de remarquer qu'en comptant les, années de Rome, le *Tacite* (*Ann.*, XI, 11) suit le mode de *Censorinus*, non celui de Frontin, dont il était pourtant contemporain. Mais l'examen du texte des *Annales* relatif aux aqueducs terminés par Claude donne lieu à d'autres observations.

Dans ce texte, se présente une désignation géographique *subimbruinis collibus*, qui sans aucun doute est corrompue. On a corrigé, d'après un autre passage des *Annales*[8] : *Ab Simbruinis collibus*.

D'après Frontin, l'*aqua Claudia* était prise sur la *via Sublacensis* au 38e mille, l'*Anio novus* au 42e mille in *Simbruino* (écrit *Bücheler* suivant la vulgate de *Tacite*), in *Subruino* ou in *Subriuno* (lit-on

dans le Cassinensis) ; mais l'Anio novus était une dérivation de la rivière, en sorte qu'à tous égards le texte de Tacite est inexact, quand il parle de fontes aquarum ab Simbruinis collibus[9].

La véritable leçon dans Frontin me paraît être in Subrivio[10] ou in Subruvio. Les deux leçons du manuscrit de Tacite seraient erronées.

Dans l'hypothèse de l'authenticité, la présence de ce terme géographique, malgré sa rareté et l'inexactitude signalée, reste explicable. Mais, s'il y a une fraude de la part du Pogge, il est difficile de croire qu'il l'ait tiré ailleurs que de Frontin, qui semble également lui avoir appris l'existence de la villa de Néron près de Sublaqueum.

A la vérité, le Pogge aurait déformé la leçon du Cassinensis, et il semble l'avoir fait d'après Silius Italicus dont la vulgate (VIII, 370) porte Simbruvio. On pourrait donc soutenir que c'est ce poète seul qui a fourni au Pogge le terme géographique qu'il a répété sous deux formes différentes. Je crois toutefois que cette hypothèse est moins plausible et que la probabilité penche pour que, si le Pogge a composé la seconde partie des Annales, il ne l'ait fait qu'après la découverte du Cassinensis.

11. Frontin (II, 102) nous donne d'autre part une liste chronologique des curatores aquarum. Voici cette liste, dans laquelle les noms sont précédés de l'indication de l'année du commencement de la charge.

11. av. J.-C. Messala Corvinus. — 13. Ateius Capito. — 23. Tarius Rufus. — 24. Cocceius Nerva. — 34. Octavius Laenas. — 38. M. Porcius Cato ; A. Didius Gallus. — 49. Cn. Domitius Afer. — 60. L. Piso. — 63. Petronius Turpilianus. — 64. P. Marius Celsus. — 66. Fonteius Agrippa. — 68. Albius (Vibius ?) Crispus. — 71. Pompeius Silvanus. — 72. Tampus Flavianus. — 74. Acilius Aviola. — 97. Julius Frontinus.

Si nous prenons la partie de la liste correspondant à la période embrassée par les derniers livres des Annales et par les Histoires, nous remarquons tout d'abord que le second curateur entré en charge en 38 doit en tout cas être différent de l'Aulus Didius[11] (Gallus, Agricola, XIV), que Tacite place comme propréteur (?) de Bretagne entre 51 et 58. Car la charge de curator aquarum paraît avoir été réservée à des consulaires et, avant Néron, elle semble avoir été une fin de carrière.

12. Les Annales (XIV, 19) font mourir Gn. Domitius Afer en 59, précisément l'année précédant celle de son remplacement comme curator aquarum.

Or le cas est précisément le même, dans la période correspondant à la première partie des Annales, pour Ateius Capito, qui serait mort (III, 75) l'an 22, et pour Cocceius Nerva qui aurait mis en 33 fin à ses jours (VI, 26).

Cette triple coïncidence ne peut être l'effet du hasard : elle ne me semble d'ailleurs pas favorable à la thèse de l'authenticité, car il paraît bien, d'après le cas de l'an 38, que les empereurs n'attendaient pas la nouvelle année pour remplacer un curateur décédé.

Dira-t-on que le Pogge, ayant fait mourir Gn. Domitius Afer un an trop tôt, alors qu'il ne connaissait pas Frontin, aura systématiquement introduit deux fois la même erreur dans la rédaction ultérieure de la première partie des Annales, dans le but précisément de faire croire il n'y avait pas d'erreur ? Ou admettra-t-on que, sans la connaissance de Frontin, il n'aurait pu tomber aussi juste pour la mort de Domitius Afer ; que les discordances signalées doivent tenir à quelque idée particulière qu'il s'était faite ?

Il me semble, cette fois, que la balance de la probabilité penche pour que la découverte du Frontin ait été en réalité postérieure à la composition de la seconde partie des Annales.

13. L. Piso semble être le consul de 57. En 62, année qui précède sa sortie de charge comme *curator aquarum*, Tacite (Ann., XV, 18) le fait préposer aux revenus publics. Voilà encore une discordance analogue à celles qui précèdent, mais sa présence dans la seconde partie des Annales me ferait renverser la conclusion que je tirais tout à l'heure.

14. Petrouius Turpilianus est le consul de 61, comme Marius Celsus le consul de 62. C'est lui que Galba fit égorger et à propos duquel vous avez relevé la singulière expression des Histoires (I, 6) *dux Neronis* (général de Néron). D'après les Annales (XIV, 39), il fut envoyé en Bretagne en 62. S'il fut *curator aquarum* dès 63, son proconsulat n'aurait duré qu'un an jusqu'à son remplacement par Trebellius Maximus (Agric., 16). En 65 (Ann., XV, 72), il aurait rendu des services signalés à Néron lors de la conjuration de C. Piso et obtenu ainsi les ornements triomphaux.

Le rapprochement de ces dates avec celle que donne Frontin ne me semble pas favorable à la thèse de l'authenticité, quoiqu'il y ait plutôt, dans les Annales, invraisemblance que contradiction avec l'auteur des livres *De aquis Urbis Romæ*.

En supposant la fraude, il m'est difficile de croire que le Pogge eût évité la contradiction formelle, s'il n'avait pas déjà connu le Frontin.

15. Je suis de même porté à conclure l'antériorité de la découverte du Frontin d'après les deux noms du *curator* de 71 et 72, Pompeius Silvanus et Tampius Flavianus, que je retrouve dans les Histoires (II, 86) :

Titus Ampius Flavianus Pannoniam, Poppæus Silvanus Dalmatiam tenebant, divites senes.

La nécessité de corriger en Tampius la vulgate Titus Ampius, a déjà été démontrée d'après une inscription. La correction de Poppæus en Pompeius paraît s'imposer également.

Voilà, mon cher ami, les observations auxquelles m'a conduit la lecture de Frontin, entreprise à nouveau dans un but tout différent de celui que je poursuivais lorsque j'ai étudié pour la première fois cet opuscule, si intéressant pour la métrologie romaine.

Vous voyez qu'elles ne sont guère concluantes, qu'elles n'aboutissent en somme à aucun résultat que l'on puisse considérer comme définitivement acquis ; mais, dans leur ensemble, loin d'infirmer notre thèse de la non authenticité des œuvres de Tacite, elles lui sont plutôt favorables et elles fournissent de nouvelles preuves de ce fait qu'on ne doit accorder à cette histoire si merveilleusement écrite qu'une confiance très limitée pour les détails et en particulier pour la chronologie.

Elles semblent aussi montrer que nous devons encore moins nous fier aux dates assignées aux lettres du Pogge. Faudra-t-il en venir à ne chercher qu'en dehors de cette correspondance ce que l'on peut savoir de l'histoire des manuscrits de Tacite ?

Je vous soumets ces réflexions, espérant bien que vous reviendrez un jour sur cette question et que lorsque votre œuvre aura fait son chemin, qu'elle aura provoqué des contradictions et trouvé des défenseurs, vous reparâîtrez dans l'arène et nous montrerez une fois de plus comment on pense à ce qui n'a jamais été dit, comment on prouve le contraire de ce qui était traditionnellement considéré comme démontré.

Paris, le 10 mars 1890.

[1] Tacitus and Bracciolini. The Annales forged in the XVth century. — Diprose et Bateman, Londres, 1878.

[2] De l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite, par P. Hochart. Ouvrage accompagné des photographies de cinq pages des manuscrits de Florence et de 68 lettres de Poggio Bracciolini. — Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1889.

[3] J'emprunte cette phrase, en l'abrégeant, à un discours prononcé par mon frère, M. Jules Tannery, lors de la distribution des prix du lycée Saint-Louis, le 30 juillet 1889.

[4] Je remarque que c'est à ce volume dont il attend l'envoi (non pas au Tacite du moine de Hersfeld), que doit se rapporter le langage de la lettre du 27 septembre 1427. Quand Tacite m'arrivera, je le tiendrai caché. Car je connais bien toutes ces chansons : Et d'où vient-il ? et par qui ? et à qui appartient-il ? n'aie pas peur, je ne soufflerai pas mot.

Ce que l'on peut conclure de ce passage, c'est simplement que Niccoli avait de bonnes raisons pour éviter les questions à ce sujet.

[5] Aux singuliers rapprochements que vous avez faits ; j'ajouterai le suivant : Tacite (H., II, 81) : *inermes legati regebant, nondum additis Cappadocia legionibus.*

Suétone (Vespasien, 8) : *Cappadociæ propter assiduos barbarorum incursus legiones addidi.*

L'antériorité du texte de Suétone, dans ce cas particulier, semble très probable.

Je remarque également, à propos des mentions de Tacite par Sidoine Apollinaire : 1° Que les termes *pompa, ingenium fluens* (Carm. XXIII, 192. Epig.) indiquent un style d'un caractère essentiellement différent de celui des œuvres que nous possédons ; 2° que les mots *sub verbis cujuspiam Germanici ducis* (Sidoine, Epist. IV, 21) signifient que c'est un chef de l'armée de Germanie, c'est-à-dire un Vitellien (Cecina ?), non pas un chef germain, qui prononce la phrase que, rapporte Sidoine, et que notre Tacite met dans la bouche de Civilis.

[6] Les dates assignées par Tonelli aux lettres du Pogge sont, il est vrai, plus ou moins incertaines. Il importerait sans doute de vérifier exactement celles qui reposent sur une tradition manuscrite et de discuter avec soin le classement chronologique des autres.

[7] Annales. — XI, 13. *Fontesque aquarum sub imbruinis (sic codex) collibus deductos urbi intulit.*

Frontin, 1, 13. *Quod opus Claudius magnificentissime consummavit dedicavitque Sulla et Titiano consulibus.*

[8] Annales, XIV, 22. — *Nam quia discumbentis Neronis apud Simbruina stagna, cui Sublaqueum nomen est....*

[9] Suétone, qui a pu être la source du Pogge, distingue nettement les fontes de l'aqua Claudia et le rivus de l'Anio novus. Plus tard, sous Trajan, (Frontin, II, 93), la prise de l'Anio novus fut reportée plus haut, ex lacu qui est super villam Neronianam Sublaquensem, Le Pogge, curieux des antiquités de la campagne romaine, a-t-il été trompé parce changement ou son inexactitude provient-elle simplement de ce qu'ils est contenté d'abrèger Suétone ?

[10] Comparez Sublacensis.

[11] Cependant oh le Pogge a-t-il pris ce nom d'A. Didius Gallus, si ce n'est dans Frontin ?

Übersetzung ins Deutsche (RS)

Mein lieber Freund,

1. Dank Ihnen ist die Frage nach der Authentizität der Werke 'Tacitus' nunmehr eindeutig geklärt; Sie haben die isolierte Verurteilung von Ross² aufgegriffen und gegen den Pogge, der in Ihren Augen eines gewaltigen literarischen Betrugs verdächtig ist, eine gewaltige Anklageschrift³ verfasst. Der Prozess ist eröffnet und muss verhandelt werden: Die Philologen sind zu sehr daran interessiert, herauszufinden, ob 'Tacitus' Sprache wirklich als Autorität gelten kann; die Historiker müssen zu sehr entscheiden, ob seine Werke den Wert eines antiken Dokuments haben, als dass Ihre Initiative nicht andere Initiativen auslösen würde, die ausreichen, um uns aufzuklären.

Es ist nicht so, dass ich für meine eigene Person diesen Fragen so viel Bedeutung beimesse, wie ich es um mich herum sehe und wie Sie es vielleicht selbst tun. Ich gebe es ohne große Skrupel zu: Es kümmert mich im Grunde sehr wenig, ob eine seltene grammatikalische Form von einem lateinischen Autor einer bestimmten Epoche des Altertums verwendet wurde oder nicht, verwendet werden konnte oder nicht. Das ist eine Sache der Neugier, die ich zwar verstehe, aber nicht teile.

Die Literatursprache der Schriftsteller des 15. Jahrhunderts ist an sich sicherlich genauso wichtig wie die der Autoren des 2. Jahrhunderts und verdient ebenso sehr die Ehre des Unterrichts. Die Annalen und Historien, ob von Pogge oder Tacitus, repräsentieren keineswegs die Sprache, die zu der Zeit gesprochen wurde, als sie verfasst wurden; ob der Unterschied größer oder kleiner ist, ist eine ziemlich gleichgültige Frage. Was zu berücksichtigen ist, ist die Ausdruckskraft der literarischen Sprache, die verschiedenen Formen, die sie annimmt, und die Stile, für die sie sich eignet. In jedem Fall ist ein Werk, das durch vier Jahrhunderte Humanismus geprägt wurde, klassisch und sollte es auch bleiben: Sie haben zu Recht darauf hingewiesen.

Die Frage der historischen Wahrhaftigkeit beschäftigt mich kaum mehr: Es scheint mir nicht wichtig zu sein, ob Nero ein abscheuliches Monster oder ein unausgeglichener Unbelehrbarer war; wichtig ist nur, dass es nun einen Namen gibt

„für die zukünftige Rasse, [für] den grausamsten Tyrannen die grausamste Beleidigung.“⁴

Die Berichte der Historiker, die unsere Vorfahren immer wieder gelesen haben und die in den moralischen Hintergrund unserer Rasse eingegangen sind, hatten einen größeren Einfluss und sind wesentlicher als die wahren Ereignisse, die keine weitreichenden Folgen hatten.⁵ Die Legende, selbst wenn man nicht mehr an sie glaubt, enthält oft mehr Realität als die exakten, aber unbekanntenen Tatsachen, über die sie entstanden ist.

Mag der Tacitus, von dem unsere Jugend sich ernährte, auch nur ein Roman sein, so wird er doch immer der männlichste und gesündeste Roman sein, den man unseren Nachkommen in die Hand

² John Wilson Ross: Tacitus und Bracciolini. The Annales forged in the XVth century. London: Diprose and Bateman 1878

³ *De l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite*, par P. Hochart. Ouvrage accompagné des photographies de cinq pages des manuscrits de Florence et de 68 lettres de Poggio Bracciolini. Bordeaux: imprimerie Gounouilhou 1889

⁴ Anmerkung RS: Tannery zitiert hier aus Jean Racines Tragödie *Britannicus* (5. Akt, 6. Szene), genauer gesagt eine Bemerkung von Neros Mutter Agrippina über die Ermordung von Neros Stiefbruder *Tiberius Claudius Caesar Germanicus*, genannt Britannicus, die Nero kurz vor dessen Volljährigkeit veranlasst hatte, da er ihm die Herrschaft hätte streitig machen können.

⁵ Ich entnehme diesen Satz in gekürzter Form einer Rede, die mein Bruder Jules Tannery am 30. Juli 1889 bei der Preisverleihung des Lycée Saint-Louis gehalten hat.

geben kann. Sie, mein lieber Freund, haben auf den Mängeln bestanden, die man ihm vorwerfen kann und die ich hier nicht bestreiten will; aber vielleicht wären Sie mit Ihren Angriffen zurückhaltender gewesen, wenn Sie wie die Generationen nach Ihnen in den kaiserlichen Gymnasien aufgewachsen wären, wenn dieses Buch Ihr Brevier gewesen wäre, so wie es unseres war, während dieser langen Zeit für ein Menschenleben, in der auch wir einen einzigartigen Beweis von Geduld erbracht haben.

2. Aber das ist nicht das Thema, über das ich mit Ihnen sprechen möchte, sondern ich möchte auf die Frage zurückkommen, die Sie gestellt haben.

Was ich Ihnen bisher gesagt habe, kann Sie jedenfalls davon überzeugen, dass ich, mit Ausnahme eines Punktes, der mir zugegebenermaßen etwas am Herzen liegt, bei der Lektüre Ihrer Anklageschrift gegen den Pogge alle Unparteilichkeit an den Tag gelegt habe, die Sie zu Recht von denjenigen verlangen, die sich erlauben werden, eine Meinung dazu zu äußern.

Sie geben selbst zu, dass trotz all Ihrer Bemühungen eine weitere Untersuchung notwendig ist; die zahlreichen Ungenauigkeiten und einzigartigen Unwahrscheinlichkeiten, die Sie im Tacitus gefunden haben, reichen noch nicht aus, um in voller Kenntnis der Sachlage zu entscheiden, ob dieses unsterbliche Buch das Werk eines genialen Fälschers oder das eines Rhetorikers ist, der den literarischen Effekt sucht und erzielt, ohne sich groß um die Sicherheit seiner Informationen zu sorgen.

Andererseits hatten Sie als Beweismittel gegen den Pogge nur seine Korrespondenz in der Hand, die er selbst 1439 und 1444 veröffentlichte. Er hat sie zweifellos bearbeitet, ja sogar gefälscht. Sie waren also einerseits dazu veranlasst, sich gegen ihn mit allem zu wappnen, was in seinen Briefen für Ihre These spricht, und andererseits alles als verdächtig abzulehnen, was in eine andere Richtung interpretiert werden kann.

Sie konnten nicht anders handeln, denn Sie hatten es nicht mit einem Angeklagten zu tun, von dem man naive Geständnisse und ungeschönte Ergüsse erwarten konnte. Aber wird die Verteidigung Ihnen nicht vorwerfen, dass Sie bei der Prüfung der Vorgeschichte oder der Beurteilung der Umstände zu voreingenommen waren? Wird es ihr nicht möglich sein, schwache Stellen in Ihrer Argumentation zu finden und, wenn sie Sie schon nicht widerlegen kann, zumindest zu zeigen, dass man Zweifel aufwerfen kann, die dem Angeklagten zugute kommen?

Sie, mein lieber Freund, haben mir immer den Wunsch bekundet, die Einwände zu kennen, die man gegen Sie vorbringen könnte. Hier sind einige, die mir in den Sinn gekommen sind: erstens in Bezug auf Ihre Vermutungen über die Herkunft der Tacitus-Manuskripte, zweitens in Bezug auf die aus dem Text selbst gewonnenen Indizien, die einen Verdacht auf Authentizität wecken können.

3. Solange die Herkunft eines Manuskripts nicht eindeutig geklärt ist, haben Sie durchaus das Recht, alle Vorbehalte zu äußern; aber sollte man, sobald die Herkunft unklar ist oder, was auf das Gleiche hinausläuft, mehr oder weniger vage auf ein Kloster im tiefsten Germanien hingewiesen wird, a priori einen literarischen Betrug vermuten? Mir scheint, dass man für das Geheimnis, das so häufig über die tatsächlichen Provenienzen herrscht, eine andere Erklärung geben kann, die vielleicht nicht mehr zur Ehre der Manuskripthändler des 15. Jahrhunderts gereicht, aber oftmals plausibler erscheinen mag.

Die meisten der fraglichen Bände müssen aus den Bibliotheken der alten Klöster in Italien gestohlen worden sein. Diebstahl ist immer leichter als Fälschung; aber er zwingt zu ebenso vielen Geheimnissen. Niccoli und der Pogge waren übrigens keine Männer, die in solchen Dingen mehr

Skrupel hatten als Libri oder Mynoide Minas. Die verdächtigen Machenschaften, die der von Ihnen veröffentlichte Briefwechsel offenbart, könnten also lediglich dazu dienen, einige geschickte Umleitungen zu verbergen.

4. Was die Vorgeschichte des Pogge und die Vorschläge, die Lamberteschi ihm machte, betrifft, so kann man, wenn man alle Anspielungen des Briefwechsels auf diese Vorschläge genau abwägt, annehmen, dass es sich darum handelte, im tiefsten Ungarn nicht irgendein Buch zu verfassen, das unter dem Namen eines Alten veröffentlicht werden sollte, sondern die Annalen des Landes oder nur das Leben irgendeines Prinzen. Wenn dieser Plan erfolgreich gewesen wäre, wäre der Pogge für Sigismund das gewesen, was Bonfinius für Mathias Corvinus war. Es wäre weniger erklärlich, wenn Lamberteschi, wenn er ihm tatsächlich eine verdächtige Aufgabe gestellt hätte, bei der Veröffentlichung seiner Korrespondenz nicht Passagen gestrichen hätte, die ihn nur kompromittieren konnten, wenn er ihm tatsächlich irgendwelche verdächtigen Aufträge angeboten hätte.

5. Ich komme nun zu den Stellen in diesem Briefwechsel, die sich auf Tacitus beziehen. Sie sehen dort zwei verschiedene Versionen, die der Fälscher über die Herkunft des Manuskripts, das heute der zweite Medici ist, hätte laufen lassen wollen. Selbst wenn ich die Fälschung zugeben würde, würde ich zu einem anderen Schluss kommen.

Die erste Erwähnung findet sich in einem Brief von Niccoli vom 3. November 1425. Ein deutscher Mönch hat dem Pogge geschrieben, um einen Büchertausch vorzuschlagen, und er bietet unter anderem einige Werke von Tacitus an, die den beiden Korrespondenten unbekannt sind (*aliqua opera Cornelii Taciti nobis ignota*). Diese Ausdrucksweise scheint mir eher die Vermutung nahe zu legen, dass es vielmehr Werke von Tacitus (oder zumindest einen Band) gab, die sowohl dem Pogge als auch Niccoli bekannt waren.

Die letzte Erwähnung findet sich in dem Brief vom 26. Februar 1429. Der Mönch aus Hersfeld war zum zweiten Mal nach Rom gekommen, aber ohne das Manuskript, das er mitbringen sollte; er versprach, wiederzukommen, und diesmal würde er den Band haben.

Letztendlich wäre die Angelegenheit jedoch nicht zustande gekommen, wenn man dem Text des Briefwechsels trauen kann. Von daher kann man drei Hypothesen aufstellen:

- Entweder wollte der Mönch von Hersfeld den Eindruck erwecken, um mit leeren Versprechungen Schutz am päpstlichen Hof zu erlangen;
- oder der Band existierte tatsächlich, aber er konnte ihn nicht von seinen Vorgesetzten erhalten;
- oder, wie Sie glauben, die ganze Geschichte wurde von Pogge nach Belieben zusammengebastelt, um eine handschriftliche Überlieferung zu erleichtern.

In den letzten beiden Fällen (von denen keiner wahrscheinlicher ist als der erste) würde es sich meiner Meinung nach nicht um einen Band handeln, der denselben Stoff wie der Zweite Medici enthält (d.h. die Bücher des zweiten Teils der Annalen und die der Historien), da der Pogge laut seiner Korrespondenz das letztere Manuskript im Oktober 1427 von Niccoli erhalten hätte.

Der Ausdruck: *aliqua opera... nobis ignota*, scheint mir vielmehr die drei Opuskeln Leben des Agricola, Sitten der Germanen und Dialog der Redner zu bezeichnen, entweder weil ihre angebliche Entdeckung in Deutschland durch Enoc d'Ascoli im Jahr 1455 tatsächlich stattgefunden hat oder weil sie nur ein von langer Hand vom Pogge vorbereiteter Betrug war.

6. Sie haben darauf bestanden, sich nicht mit diesen drei Opuskeln zu befassen, mein lieber Freund, aber die Frage nach ihrer Authentizität stellt sich notwendigerweise zusammen mit der Frage nach den anderen Teilen des Tacitus. Wenn man sie isoliert behandeln muss, dann gilt dies in der Tat auch für die ersten Bücher der Annalen, die erst zur Zeit von Leo X. bekannt wurden, für die letzten Bücher der Annalen und schließlich für die Historien. Denn die Zusammenstellung dieser beiden letzten Komplexe in dem Manuskript, das Niccoli gehörte und dessen Alter vermutet wird, reicht nicht aus, um sie untrennbar miteinander zu verbinden; selbst wenn der Pogge einen Betrug begangen hat, bleibt es durchaus möglich, dass dieser Betrug nicht vollständig war, dass er, nachdem er sich einige authentische Bücher von Tacitus verschafft hatte, den Preis seiner Entdeckung erhöhen wollte, indem er den Umfang verdoppelte und das Original verschwinden ließ.

Gegen die Behauptung in dem Brief des Pogge, in dem er Niccoli am 21. Oktober 1427 den Empfang eines in Langobardenschrift geschriebenen Tacitus (des zweiten Medici⁶) bestätigt, wenden Sie zu Recht die im selben Brief enthaltene Forderung nach einem anderen, in karolingischer Schrift geschriebenen Tacitus ein, den der Pogge zuvor in Florenz gesehen haben will und der Coluccio oder einem anderen gehört haben soll. Man findet keine Spur von der Existenz eines solchen Manuskripts; also lügt der Pogge dreist; er wird bei der Fälschung seiner eigenen Briefe ertappt. Ich stimme dem zu; aber der Zweck dieser Lüge ist offenkundig. Als er seinen Briefwechsel veröffentlichte, führte der Pogge verschiedene Abschriften des zweiten Medici aus, die einen in karolinischer Schrift, die anderen anders; sie stehen noch zum Verkauf oder. Niccoli hat sie bereits als alte Handschriften verkauft; der Schwindel soll nicht aufgedeckt werden.

Zusammenfassend lässt sich sagen, dass der Charakter des Pogge jeden Verdacht zulässt; aber gerade dadurch ist es schwer zu beweisen, dass er diese unehrliche Tat eher begangen hat als eine andere. Er hat sich zweifellos Manuskripte angeeignet, die ihm nicht gehörten; er hat sicherlich moderne Kopien angefertigt, die er als antik ausgab; er war genial genug, um den Tacitus zu schreiben. Alles ist möglich; nichts ist endgültig bewiesen.

7. Es ist natürlich unwahrscheinlich, dass auf diesem Gebiet ein neuer, entscheidender Schritt gemacht werden kann; je mehr Scharfsinn Sie, mein lieber Freund, bei Ihren Nachforschungen an den Tag gelegt haben, desto weniger kann man darauf hoffen, dass weitere Studien zu einem genaueren Ergebnis führen werden. Um die Echtheit des Tacitus zu beurteilen, sind wir also auf die Diskussion der inneren Argumente zurückgeworfen.

Von den von Ihnen entwickelten Argumenten verdienen die einen eine sehr ernsthafte Berücksichtigung; der Wert der anderen ist ungleich verteilt. Aber was? Man findet im Tacitus zahlreiche Fehler, eigentümliche Übertreibungen und Widersprüche zu anderen Historikern; das mindert das Vertrauen, das man in seine Aussagen haben kann, beweist aber nicht hinreichend, dass das Werk nicht authentisch ist. Welcher antike oder sogar moderne Historiker ist frei von denselben Mängeln? Das ist eine Frage von mehr oder weniger. Wie auch immer, Sie sind der Erste, der sagt, dass der Pogge vier Jahrhunderte lang getäuscht hat, weil er die Geschichte der ersten

⁶ Ich merke an, dass sich die Sprache des Briefes vom 27. September 1427 auf diesen Band beziehen muss, dessen Zusendung er erwartet (nicht auf den Tacitus des Mönchs von Hersfeld). *Wenn Tacitus bei mir eintrifft, werde ich ihn verborgen halten. Denn ich kenne alle diese Lieder wohl: Und woher kommt er? und von wem? und wem gehört er? fürchte dich nicht, ich werde kein Wort darüber verlieren.* Was man aus dieser Passage schließen kann, ist einfach, dass Niccoli gute Gründe hatte, Fragen zu diesem Thema zu vermeiden.
Sueton (Vespasian, 8): *Caepadociae propter assiduos barbarorum incursus legiones addidi.*

Cäsaren so gründlich studiert hatte, dass es sehr schwierig ist, eine überzeugende Beweisführung gegen ihn zu führen, indem man sich an die Quellen hält, die er benutzen konnte.

Selbst der Vergleich mit diesen Quellen kann zwar erkennen lassen, dass ein Text vom anderen abgeschrieben wurde; aber welcher? Ihre Bemühungen in dieser Richtung waren besonders erfolgreich⁷; dennoch scheint es mir, dass die These, die Ihrer entgegengesetzt ist, nach der Natur der Argumente immer noch vertreten werden kann. Es wären dann Plutarch, Dion Cassius, Sueton, Sulpice Severus, Paul Orose, die Tacitus gefolgt wären und manchmal wörtlich abgeschrieben hätten.

8. Die zusätzliche Untersuchung, die Sie als unerlässlich erachten, kann nur erfolgreich sein, wenn die historischen Informationen, die nur Tacitus von den bekannten antiken Autoren liefert, durch Dokumente überprüft werden können, die dem Pogge nicht zur Verfügung standen. Da in dieser Hinsicht immer neue Entdeckungen möglich sind, kann die Untersuchung lange Zeit offen bleiben; aber schon jetzt könnten methodisch fortgeführte Untersuchungen des Tacitus und des Corpus der lateinischen Inschriften meiner Meinung nach mit Erfolg durchgeführt werden.

Was die Autoren betrifft, deren Entdeckung jünger ist als die des Tacitus, so würden Sie wahrscheinlich Velleius und Paterculus ablehnen, deren Herkunft mindestens ebenso verdächtig ist. Ich hatte an Frontinus *De aquis urbis Romae* gedacht, der laut der Korrespondenz des Pogge von ihm im Juni 1429 auf dem Monte Cassino entdeckt wurde, wo das Manuskript aus dem 13. oder 14. Jahrhundert noch immer existiert.

Wenn der zweite Medici tatsächlich schon im Oktober 1427 existierte, wie man aus demselben Briefwechsel schließen könnte, könnte der Fund des Pogge, der sich auf ein Buch bezieht, dessen Echtheit dieses Mal nicht bestritten werden kann, dann nicht Argumente für seinen guten Glauben liefern, wenn der Tacitus tatsächlich ein antikes Werk ist? Könnte sie nicht im Gegenteil dazu dienen, den literarischen Betrug zu entlarven, wenn der Pogge sich dessen schuldig gemacht hat?

Ich gestehe Ihnen, mein lieber Freund, dass ich, nachdem ich versucht habe, der Frage auf den Grund zu gehen, vielleicht etwas verlegener bin als zuvor und eher geneigt, zu dem Schluss zu kommen, dass die Daten, die ich soeben aus der Korrespondenz des Pogge angenommen habe, keineswegs wahr sind.⁸

Erlauben Sie mir, Ihnen die von mir gemachten Bemerkungen darzulegen; vielleicht führt Sie Ihr glücklicher Scharfsinn zu einer genaueren Schlussfolgerung.

9. Frontin berichtet uns (I, 13), dass die beiden von Caligula begonnenen Aquädukte der Claudia und des Anio novus von Claudius unter dem Konsulat von Sulla und Titianus (52 n. Chr.) fertiggestellt und eingeweiht wurden. Der Tacitus berichtet von diesem Werk zu einem fünf Jahre früheren Zeitpunkt.⁹

⁷ Zu den ungewöhnlichen Bezügen, die Sie hergestellt haben, möchte ich noch den folgenden hinzufügen: Tacitus (H., II, 81): *inermes legati regebant, nondum additis Cappadocia legionibus*.

Die frühere Entstehung des Textes von Sueton in diesem speziellen Fall scheint sehr wahrscheinlich.

Zu den Erwähnungen von Tacitus durch Sidonius Apollinaris merke ich außerdem an: 1.) Dass die Begriffe *pompa*, *ingenium fluens* (Carm. XXIII, 192. Epig.) auf einen Stil hindeuten, dessen Charakter sich wesentlich von dem der Werke, die wir besitzen, unterscheidet; 2.) dass die Worte *sub verbis cuiuspiam Germanici ducis* (Sidonius, Epist. IV, 21) bedeuten, dass es ein Anführer der germanischen Armee ist, d. h. ein Vitellianer (Cecina?), nicht ein germanischer Anführer, der den Satz spricht, den Sidoine berichtet und den unser Tacitus Civilis in den Mund legt.

⁸ Die Daten, die Tonelli den Briefen des Pogge zuordnet, sind zugegebenermaßen mehr oder weniger unsicher. Es wäre zweifellos wichtig, diejenigen, die auf einer handschriftlichen Überlieferung beruhen, genau zu überprüfen und die chronologische Einordnung der anderen sorgfältig zu diskutieren.

⁹ Annales - XI, 13 : *Fontesque aquarum sub imbruinis (sic codex) collibus deductos urbi intulit*.

Frontins Werk hat offiziellen Charakter und ein Fehler seinerseits ist nicht anzunehmen; für einen Autor, der wie Tacitus vorgibt, die Ereignisse Jahr für Jahr zu verfolgen (mit einigen von ihm angegebenen Ausnahmen), ist ein Anachronismus unentschuldigbar.

In Wahrheit ist er noch viel weniger ungewöhnlich als der Widerspruch zwischen den Annalen (XII, 40) und den Historien (III, 45) über den Bürgerkrieg der Anhänger des Venusius gegen die des Cartismandua bei den Briganten.

Ich betone diesen Widerspruch, auf den Sie bereits hingewiesen haben, denn wenn der Tacitus ein vermeintliches Werk ist, hat der Pogge hier eine ganz seltsame Unachtsamkeit begangen, indem er dieselbe Episode zweimal aus dem Nichts schmiedete. Wenn die Annalen und die Historien hingegen authentisch sind, verlieren sie jede Autorität in Bezug auf Fragen des Datums.

Den Annalen zufolge brach der Krieg, um den es hier geht, unter dem Prätor Didius aus, also vor 58 (vgl. Agricola, 15), auf jeden Fall vor dem Boadicea-Aufstand unter Suetonius Paullinus im Jahr 61. Den Historien zufolge fand dieser Krieg 69 unter Vectius Bolanus statt. Der Unterschied beträgt zwölf Jahre, und die Tatsache, dass zwischen den beiden Daten so denkwürdige Ereignisse wie die, die den großen Aufstand von 61 begleiteten, liegen, macht eine Rechtfertigung absolut unmöglich.

Unter den Bedingungen, unter denen Tacitus von den von Claudius gebauten Aquädukten spricht, kann man sich daher über die Abweichung des Datums von Frontin wundern, wenn man von der Annahme der Authentizität ausgeht; nimmt man hingegen das Gegenteil an, kann man nicht zu dem Schluss kommen, dass der Pogge den zweiten Teil der Annalen geschrieben hat, ohne Frontin zur Verfügung zu haben. Er könnte sehr wohl bewusst ein bestimmtes Datum übersehen haben, das ihn nicht interessierte.

10. Es ist kaum hilfreich zu bemerken, dass Tacitus (Ann., XI, 11) bei der Zählung der Jahre Roms dem Modus von Censorinus folgt, nicht dem von Frontinus, mit dem er jedoch zeitgleich war. Die Untersuchung des Textes in den Annalen über die von Claudius fertiggestellten Aquädukte gibt jedoch Anlass zu weiteren Beobachtungen.

In diesem Text findet sich eine geografische Bezeichnung *subimbruinis collibus*, die zweifellos korruptiert ist. Man korrigierte nach einer anderen Stelle in den Annalen: *Ab Simbruinis collibus*.¹⁰

Mille in Simbruino (schreibt Bücheler nach der Vulgata des Tacitus), *in Subruino* oder *in Subriuno* (liest man im Cassinensis); aber der *Anio novus* war eine Abzweigung des Flusses, so dass der Text des Tacitus in jeder Hinsicht ungenau ist, wenn er *von fontes aquarum ab Simbruinis collibus* spricht.¹¹

Die korrekte Lesart scheint mir bei Frontin *in Subrivio*¹² oder *in Subruvio* zu sein. Die beiden Schreibungen im Tacitus-Manuskript wären demnach falsch.

Bei Annahme der Authentizität bleibt das Vorkommen dieses geografischen Begriffs trotz seiner Seltenheit und der berichteten Ungenauigkeit erklärbar. Wenn es sich jedoch um einen Betrug seitens des Pogge handelt, ist es schwer zu glauben, dass er ihn woanders als bei Frontinus

Frontin, 1, 13 : *quod opus Claudius magnificentissime consummavit dedicavitque Sulla et Titiano consulibus.*

¹⁰ Annales, XIV, 22 : *Nam quia discumbentis Neronis apud Simbruina stagna, cui Sublaqueum nomen est...*

¹¹ Sueton, der die Quelle des Pogge gewesen sein könnte, unterscheidet deutlich zwischen den *Fontes des Aqua Claudia* und dem *Rivus des Anio novus*. Später, unter Trajan (Frontin, II, 93), wurde die Einnahme des Anio novus weiter nach oben verlegt, *ex lacu qui est super villam Neronianam Sublaqueensem*. Wurde der Pogge, der sich für die Altertümer der römischen Provinz interessierte, wegen der Änderung getäuscht oder rührt seine Ungenauigkeit einfach daher, dass er sich damit begnügte, Sueton abzukürzen?

¹² Vgl. *sublacensis*

entnommen hat, der ihn offenbar auch über die Existenz von Neros Villa in der Nähe von Sublaqueum unterrichtet hat.

In Wahrheit soll der Pogge die Lesart des Cassinensis verzerrt haben, und er scheint dies nach Silius Italicus getan zu haben, in dessen Vulgata (VIII, 370) *Simbruvio* steht. Man könnte also argumentieren, dass es dieser Dichter allein war, der dem Pogge den geografischen Begriff lieferte, den er in zwei verschiedenen Formen wiederholte. Ich glaube jedoch, dass diese Hypothese weniger plausibel ist und dass die Wahrscheinlichkeit dafür spricht, dass der Pogge den zweiten Teil der Annalen erst nach der Entdeckung des Cassinensis verfasst hat.

11. Frontin (II, 102) gibt uns andererseits eine chronologische Liste der *curatores aquarum*. Hier ist diese Liste, in der den Namen die Angabe des Jahres vorangestellt ist, in dem das Amt begann.

11. v. Chr. Messala Corvinus. - 13. Ateius Capito. - 23. Tarius Rufus. - 24. Cocceius Nerva. - 34. Octavius Laenas. - 38. M. Porcius Cato; A. Didius Gallus. - 49. Cn. Domitius Afer. - 60. L. Piso. - 63. Petronius Turpilianus. - 64. P. Marius Celsus. - 66. Fonteius Agrippa. - 68. Albius (Vibius?) Crispus. - 71. Pompeius Silvanus. - 72. Tampius Flavianus. - 74. Acilius Aviola. - 97. Julius Frontinus.

Betrachten wir den Teil der Liste, der dem Zeitraum entspricht, den die letzten Bücher der Annalen und die Historien umfassen, stellen wir zunächst fest, dass der zweite Kurator, der 38 sein Amt antrat, auf jeden Fall nicht mit dem Aulus Didius (Gallus, Agricola, XIV)¹³ identisch sein kann, den Tacitus zwischen 51 und 58 als Proprätor (?) von Britannien einsetzt. Denn das Amt des *curator aquarum* scheint Konsularen vorbehalten gewesen zu sein und vor Nero scheint es ein Karriereende gewesen zu sein.

12. Die Annalen (XIV, 19) lassen Gnaeus Domitius Afer im Jahr 59 sterben, also genau ein Jahr, bevor er als *curator aquarum* abgelöst wurde.

Ateius Capito starb (III, 75) im Jahr 22 und Cocceius Nerva beendete sein Leben im Jahr 33 (VI, 26), was in dem Zeitraum, der dem ersten Teil der Annalen entspricht, genau derselbe Fall ist.

Diese dreifache Koinzidenz kann kein Zufall sein und spricht meines Erachtens nicht für die Authentizitätsthese, da der Fall des Jahres 38 darauf hindeutet, dass die Kaiser nicht bis zum neuen Jahr warteten, um einen verstorbenen Kurator zu ersetzen.

Wird man sagen, dass der Pogge, nachdem er Gn. Domitius Afer ein Jahr zu früh sterben ließ, obwohl er Frontin nicht kannte, bei der späteren Abfassung des ersten Teils der Annalen systematisch zweimal denselben Fehler einfügte, um den Eindruck zu erwecken, dass es keinen Fehler gab? Oder wird man zugeben, dass er ohne Frontins Wissen nicht so richtig auf den Tod von Domitius Afer hätte kommen können und dass die berichteten Unstimmigkeiten auf eine bestimmte Vorstellung zurückzuführen sind, die er sich gemacht hatte?

Diesmal scheint mir die Waage der Wahrscheinlichkeit dafür zu sprechen, dass die Entdeckung des Frontin in Wirklichkeit nach der Abfassung des zweiten Teils der Annalen erfolgte.

13. L. Piso scheint der Konsul von 57 zu sein. Im Jahr 62, dem Jahr vor seinem Ausscheiden aus dem Amt als *curator aquarum*, wird er von Tacitus (Ann., XV, 18) zum Beauftragten für öffentliche ernannt. Dies ist eine weitere Diskrepanz, die den oben genannten ähnelt, aber ihr Vorkommen im zweiten Teil der Annalen würde mich dazu veranlassen, die Schlussfolgerung, die ich vorhin gezogen habe, umzukehren.

¹³ Aber wo sonst hat der Pogge den Namen A. Didius Gallus her, wenn nicht aus Frontin?

14. Petronius Turpilianus ist der Konsul von 61, wie Marius Celsus der Konsul von 62. Er war es, dem Galba die Kehle durchschneiden ließ und über den Sie in den Historien (I, 6) den seltsamen Ausdruck dux Neronis (General des Nero) gefunden haben. Laut den Annalen (XIV, 39) wurde er im Jahr 62 nach Britannien geschickt. Obwohl er ab 63 curator aquarum war, hätte sein Prokonsulat nur ein Jahr gedauert, bis er durch Trebellius Maximus ersetzt wurde (Agric., 16). Im Jahr 65 (Ann., XV, 72) hätte er Nero bei der Verschwörung des C. Piso gute Dienste geleistet und so den Triumphschmuck erhalten.

Der Vergleich dieser Daten mit dem von Frontin angegebenen Datum scheint mir nicht für die These der Authentizität zu sprechen, obwohl es in den Annalen eher eine Unwahrscheinlichkeit als einen Widerspruch zum Autor der Bücher De aquis Urbis Romæ gibt.

Wenn man Betrug annimmt, fällt es mir schwer zu glauben, dass der Pogge den formalen Widerspruch vermieden hätte, wenn er den Frontinus nicht bereits gekannt hätte.

15. Ich bin auch geneigt, aus den beiden Namen der Curatores von 71 und 72, Pompeius Silvanus und Tampius Flavianus, die ich in den Historien (II, 86) wiederfinde, auf die Vorgeschichte der Entdeckung des Frontinus zu schließen:

Titus Ampius Flavianus Pannoniam, Poppæus Silvanus Dalmatiam tenebant, divites senes.

Die Notwendigkeit, die Vulgata Titus Ampius zu Tampius zu korrigieren, wurde bereits anhand einer Inschrift bewiesen. Die Korrektur von Poppæus zu Pompeius scheint ebenfalls notwendig zu sein.

Dies, mein lieber Freund, sind die Beobachtungen, zu denen mich die Lektüre von Frontin geführt hat, die ich erneut mit einem ganz anderen Ziel unternommen habe, als dem, das ich verfolgte, als ich dieses für die römische Metrologie so interessante Opusculum zum ersten Mal studierte.

Sie sehen, dass sie kaum schlüssig sind, dass sie insgesamt zu keinem Ergebnis führen, das man als endgültig gesichert betrachten könnte; aber insgesamt gesehen sind sie weit davon entfernt, unsere These von der Nicht-Authentizität der Werke des Tacitus zu widerlegen, sondern sprechen eher dafür und liefern neue Beweise für die Tatsache, dass man dieser so wunderbar geschriebenen Geschichte nur ein sehr begrenztes Vertrauen in die Details und insbesondere in die Chronologie entgegenbringen sollte.

Sie scheinen auch zu zeigen, dass wir den Daten, die den Briefen des Pogge zugewiesen werden, noch weniger vertrauen sollten. Sollten wir dazu übergehen, nur noch außerhalb dieser Korrespondenz zu suchen, was wir über die Geschichte der Tacitus-Manuskripte wissen können?

Ich lege Ihnen diese Überlegungen vor und hoffe sehr, dass Sie eines Tages auf diese Frage zurückkommen und dass Sie, wenn Ihr Werk seinen Weg gegangen ist, Widerspruch hervorgerufen und Verteidiger gefunden hat, wieder in der Arena erscheinen und uns noch einmal zeigen, wie man an etwas denkt, was nie gesagt wurde, wie man das Gegenteil von dem beweist, was traditionell als bewiesen galt.

Paris, den 10. März 1890

Paul Tannery